

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Pascal DUBEY

Autopsie d'une classe défunte.
Quelques éléments

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1992, tome 88, p. 189-196

© Abbaye de Saint-Maurice 2014

Autopsie d'une classe défunte

(quelques éléments)

Faire le point en fin d'année passe par des bilans. Un de leurs intérêts ? Ils ouvrent l'avenir plus qu'ils ne qualifient le passé. Et là, en classe, s'esquissent des individualités ; le contour indécis des choix devient lui-même révélateur.

Alors, les cours terminés, la dernière heure se passe en libres propos, avec vingt élèves, dans une classe de maturité scientifique. Le jeu des questions et des réponses ébauche quelques figures encore floues qui se projettent sur l'écran noir du futur avec leur malformation et leurs lacunes.

Rien, si ce n'est une absence exceptionnelle de fille, ne distingue ces jeunes personnes de la population du collège. Elles ne forment pas une volée remarquable. Quelques têtes, bien sûr, mais l'impression générale est celle d'un groupe de hasard que consolident, de place en place, des complicités occasionnelles et des affinités amicales, mais où ne se perçoit pas une raison organisatrice de l'ensemble.

Dans ces individus pointent des personnalités, et pas l'ombre d'une série — plus ou moins bien — moulée ou l'esquisse de réflexes conditionnés par une finalité dominante. Ainsi, il faut bien en convenir, même la préparation d'une maturité scientifique est fort éloignée d'une formation professionnelle.

Obscure évidence ! Depuis une décennie, et de plus en plus, de belles intelligences pratiques sont égarées dans les filières scientifiques et socio-économiques qui conduisent à la maturité. Elles s'y étioilent et s'y dégoûtent de la culture, s'y nourrissent de rancœur et préparent leurs échecs. D'élémentaires distinctions ne sont pas faites. Le jeu des études se brouille. De grâce, ne le reprochez pas aux enseignants ! La meilleure pédagogie n'apprendra pas la danse à un bœuf.¹ Mais là n'est pas notre propos.

¹ Pour une critique des utopies dont se lestent encore, toutes transpositions faites,

Un large éventail de choix

Pour les spécialisations, toutes les universités romandes sont mises à contribution. L'importance et la proximité géographique semblent déterminantes. Mais, si aucune cause d'ordre qualitatif n'a été évoquée, n'y aurait-il dans cette dispersion que des raisons utilitaristes ? Ainsi, l'Université de Neuchâtel recevra un étudiant, celle de Fribourg et celle de Genève, chacune deux ; Lausanne accueillera cinq étudiants dans la sienne et huit à l'EPF.

De ces vingt candidats à la maturité, l'un reste indécis et, le dernier, avec une sagesse peu de notre temps, sa culture accomplie, renonce à une profession issue d'un institut universitaire. Quant à la spécialisation, généralement non explicitée, elle n'exclut ni la médecine vétérinaire, ni le droit.

Est-ce bien étonnant ? Une bonne introduction à la pensée allemande et anglaise en plus de l'apprentissage de la langue et aux côtés de la littérature française et de la maîtrise de son expression écrite, une étude réfléchie des derniers siècles de l'histoire mondiale que conforte une approche sérieuse de l'homme par la discussion de ses problèmes philosophiques essentiels, toute cette culture ne saurait limiter le collégien de la section scientifique dans ses choix. Correctement accompli, ce cycle exclut les intelligences étroites, les handicapés de l'esthétique, de la réflexion abstraite ou de l'histoire. Pour le monde scientifique, ne sera-ce bientôt plus qu'un souvenir ?

L'extrême-droite, j'ignore...

Si la majorité de la classe a plus de dix-huit ans, et le droit de vote, il faut bien reconnaître que les opinions politiques, en dehors des questions fondamentales et actuelles, restent décevantes, du type slogan ou du vœu sans prise sur la réalité pratique. Par contre, sur l'échiquier des tendances, leur façon de se situer confirme leur âge, révèle leur milieu, marque des déceptions, jamais la révolte.

Il y a là des "effets de transition" dus à la formation en cours ; ils signifient, me semble-t-il, que ces collégiens sont bien adaptés, mais pas encore au stade de la production d'une pensée "personnelle", d'une recherche originale

"certaines sciences" marquées par l'égalitarisme socialiste, cf. Maurice DUVERGER, *Les Orangers du lac Balaton*, éd. Le Seuil, Paris, 1981.

et particulière. Le collègue, en établissant les principes fondamentaux du savoir et de son éthique — même si ces principes sont présentés dans leurs applications à des données contemporaines, chaque fois que c'est possible — retranche un peu les jeunes du bouillonnement des événements. Et, malgré la pression de l'information, ils n'en captent que de rares éléments importants sur lesquels s'exerce, avec plus ou moins de vigueur, leur esprit critique et se dessine leur personnalité.

Six disent, ainsi, ignorer l'extrême-droite dans son idéologie et son activité, chez nous. Et par un jugement abstrait, parce que ce mouvement extrémiste, avec tous les extrémismes, ils le condamnent. Plus proche de la vie politique, une dizaine de ces adolescents porte sur cette attitude civique un jugement très négatif que semble expliquer l'émotion née de la connaissance de faits et de prise de position. La droite fanatique, pour eux, est bornée, sottement raciste, inhumaine, scandaleuse. Pour deux, l'histoire de l'Europe fasciste et nazie, fournit d'autres arguments et engendre leur mépris. Quatre, enfin, abordent ce parti d'une manière ambiguë. Leurs expressions sont retenues, manifestent du scepticisme. Il est impossible de déterminer clairement leur point de vue.

Alors, pour ces quatre, que peuvent signifier l'aveu d'une ignorance assaisonnée du bénéfice du doute et l'affirmation que "tous les partis possèdent des aspects positifs", ou, après des généralités oiseuses, la considération que "l'immigration reste à maîtriser", enfin, qu'il y a là "un mouvement comme un autre" ?

Un certain conformisme les situe dans un milieu connu, c'est clair. Mais il faut reconnaître, dans une frange importante, puisqu'elle englobe un cinquième du groupe, un débat de conscience caractérisé par une relative absence de critères humains que purifierait un jugement authentiquement chrétien ou une saine anthropologie. Par contre, se trouve présent le scepticisme que presque tous érigent en sagesse, ou, que subtilement, ils utilisent comme voile pour couvrir l'incohérence de leur monde intérieur. Ces réflexes ne présentent-ils pas, implicitement, au sein même de l'acquisition des sciences, dans nos études secondaires deuxième degré, l'échec d'une éducation ?

Education par la science, vraiment ?

Ils manifestent de l'indifférence, d'obscures impossibilités de se déterminer ou encore le refus de s'enraciner dans des valeurs. L'éthique scientifique ne peut remédier que très partiellement à ces lacunes vitales. Parce que, pour une personne, qui demeure dans l'indétermination, la liberté n'existe pas, ni le jugement n'est possible, et la science n'enseigne que la rigueur de ses démarches, l'exigence de ses procédés. Remarquons qu'ici se greffe dans les faits — et pourrait se greffer dans cette présentation — le débat contemporain très confus au sujet de l'écologie qui devient aussi celui de la grande peur de l'an deux mille.

Enfin, ne pas choisir nie la vie, laisse fonctionner le scientifique, mais détruit l'homme.

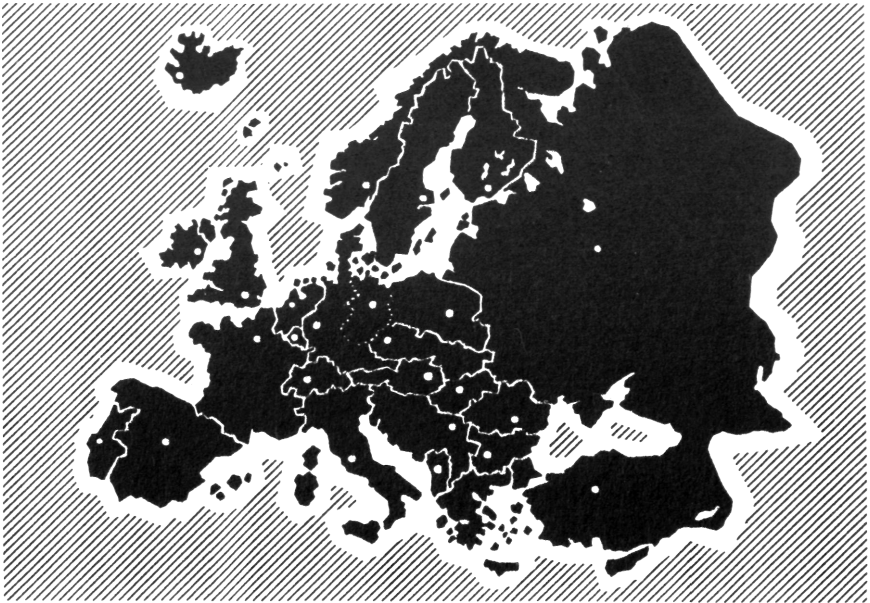
Chercher suffit, pensent-ils. Pourquoi s'accrocher à des affirmations puisque rien n'est certain. Les théories et les lois, en physique nucléaire, en biologie, en astronomie se succèdent. Les savants quêtent une vérité qui recule. De décennie en décennie, les sciences exactes mettent en cause notre connaissance de l'univers, et celle de la matière. Existe-t-elle, et comment ? Peut-on encore parler d'une nature de l'homme ? (cf. encadré "Le déclin de l'idée de nature humaine") Si tels sont les résultats les plus certains du savoir, alors, comment ne pas suspendre son jugement moral dans les domaines controversés et surtout en politique, concluent-ils ?

Par manque de formation, philosophique et critique, ils confondent les domaines de l'agir. Ils ne distinguent pas l'ordre scientifique qui, en simplifiant, régit notre monde savant depuis Descartes surtout (cf. encadré "Anthropologie de la science occidentale"), de l'ordre moral que l'on tend à restaurer ; ils renvoient la religion, et son ordre, au monde des choses vagues, prestigieuses ou méprisables, comme les sentiments d'amour et d'horreur. Ainsi, dans le clair-obscur des consciences, le scepticisme, chez les meilleurs, s'ennoblit de sa filiation scientifique.

Et, pour nous, comment ne pas se demander si l'enseignement des sciences ouvre la voie à une nouvelle sagesse humaniste, et selon quelles modalités ? Il me paraît intéressant de reprendre ces problèmes dans une réflexion que complique un monde culturel éclaté où tant de discours prétendent offrir d'égales valeurs. Jusqu'où va le pluralisme et son acceptation ?

Veulent-ils devenir des Européens ?

Des péripéties d'une année de discussions et de décisions politiques fédérales, en ce domaine, sortent, dans la classe, des positions claires et tranchées, qu'il s'agisse de l'EEE (Espace économique européen) ou de la CE (Communauté européenne). Ils connaissent, disent-ils, et leurs explications sont, en effet, claires. Cependant, remarquons que deux prétendent ne pas disposer de suffisamment de renseignements précis, et préfèrent réserver leur jugement, et deux autres éludent le problème. Dans l'ensemble, c'est l'enthousiasme parce qu'il se passe quelque chose.



L'EEE recueille seize adhésions avec des nuances. Le collégien le plus favorable à l'entrée dans ce vaste marché, l'est parce que l'on y jouira, dit-il, de plus de liberté que dans la CE qui le satisfait aussi, malgré des craintes vagues. Mais, parce que ce marché est trop uniquement axé sur l'économie, les quinze autres le disent peu intéressant. Ils l'acceptent comme un passage obligé pour atteindre la CE, passage peu ou vraiment très peu humain. Enfin, l'absence de solidarité politique et de visée culturelle déçoit suffisamment les

deux derniers pour qu'ils le refusent totalement au profit d'une adhésion sans réserve à la Communauté européenne.

Alors, dans l'ensemble, l'élan en faveur de la CE est très net, presque enthousiaste, puisque "la Communauté propose enfin à la Suisse une situation en rapport avec notre monde". Il faut la vouloir "même si quelques difficultés momentanées en résultent" ; et, pour un autre, si "l'agriculture doit évoluer, c'est normal". "Avec un pouvoir supranational, dit un quatrième, nous serons tous plus puissants." En franche rupture avec l'ensemble, parce que sans argument autre qu'une ignorance (feinte ?), deux élèves prennent une attitude dubitative à l'évocation de l'Espace économique, et elle devient franchement butée quand il s'agit de la Communauté.

En guise de conclusion

Est-ce l'action du hasard si nous retrouvons, à propos de l'Europe qui se construit quatre candidats à la maturité qui se satisfont d'ignorer pour ne pas agir, ni participer, ni oser joyeusement avec la vie ? Et l'on peut se demander aussi jusqu'à quel point une formation secondaire deuxième degré peut modeler une pâte sociale ou lui imprimer quelque forme lorsqu'elle reste malaxée de manière suivie par le milieu familial et régional ? Enfin, j'ai le sentiment que ce n'est pas (encore ?) à l'âge de la maturité que les médias peuvent être déterminants dans un comportement, si jamais ils peuvent l'être, dans le domaine de la pensée.

Pascal Dubey

Antropologie de la science occidentale

[...] Je dis tout de suite, ce qui m'intéresse dans la science, c'est le côté anthropologique. [...] Chaque société a le savoir qu'elle mérite. Eh bien, nous, nous avons la science moderne. Il faut voir ce que ça signifie et, à ce moment-là, on fait de l'anthropologie. Il faut voir pourquoi, au Moyen Age, dans une société féodale, rurale, c'était le savoir religieux. [...] Quand on vit dans une société dont, à tort ou à raison, l'objectif est de sauver son âme, eh bien, ceux qui ont le savoir dominant, c'est ceux qui disent aux gens comment il faut faire pour sauver leur âme.

En revanche, quand, à partir du 12^e siècle, et surtout du 14^e siècle, l'Occident s'est peuplé d'épiciers, de banquiers, de marchands et d'ingénieurs, — bien qu'évidemment le texte de la nature qui était, avant, un texte déchiffré, plein de messages, est devenu un pur ensemble de molécules, d'atomes, de corpuscules en mouvements, — ça a été le matérialisme vulgaire de la science des épiciers qui est toujours la nôtre, [...] le mécanisme cartésien épuisé jusqu'au bout.

Au lieu d'une science qui contemple, qui veut découvrir des harmonies, une science qui veut être opératoire, et donc expérimentale, et efficace, et le rendement, et le profit, et que diffuse une philosophie de base mécaniste.

Il y a beaucoup de biologistes mécanistes. [...] Et tout ça, évidemment, n'est pas neutre. Ce n'est pas la même société qui dit un être humain, et celle qui pense que c'est simplement un automate complexe, un édifice moléculaire d'hormones, de neurones et de gènes, qu'il faut analyser comme tel. C'est cette société-là, qui est en train de faire passer dans les rubriques techniques et commerciales la reproduction des enfants.

Alors, essayer de faire comprendre que ça, c'est déjà un choix philosophique de base, même si l'on a intoxiqué les mêmes, très tôt, en leur faisant croire que cette science occidentale, fondée sur le matérialisme mécaniste, est la seule. Essayer de faire comprendre que ce n'est pas en vain que pendant des siècles on a répété, et on répétera aux mômes que l'homme est neuronal. [...]

On fait des choses très graves! C'est la même société qui trouve normale d'acheter aux Turcs et aux Indiens des reins.

Pierre THUILIER, *Pourquoi choisir la philosophie*,
notes prises durant la conférence donnée à Sion, le 3 avril 1992.

Le déclin de l'idée de nature humaine

[...] A la vie close, dominée et réglée par une *nature donnée* [chez l'animal], se substitue ici [chez l'homme] l'existence ouverte, créatrice et ordonnatrice d'une *nature acquise*. [...] Avant la rencontre d'autrui, et du groupe, l'homme n'est rien que des virtualités aussi légères qu'une transparente vapeur, toute condensation suppose un milieu, c'est-à-dire le monde des autres. On ne sait quelle hypothèse formuler sur l'origine de l'humanité, on peut seulement penser que des mutants ont massivement profité d'une société protohumaine, d'une société de-
vant être, avant qu'il puisse exister un homme *seul*.

Quoi qu'il en soit de ces mutations que les théories de l'évolution nous incitent à concevoir et que la psychosociologie nous convie à supposer, nous constatons au moins, qu'aujourd'hui, se trouve au monde un être qui n'est pas, comme la totalité des autres êtres, un "système de montages", mais qui doit tout recevoir et tout apprendre et chez qui l'endogène — ce qu'on peut imputer à ses seules puissances et natives dispositions — a la consistance, répétons-le, d'une nuée. Le déclin de l'idée de nature humaine, renvoie sans doute à des mobiles socio-économiques, à des motifs politico-moraux, mais il a, incontestablement, ses raisons scientifiques.

Lucien MALSON, *Les enfants sauvages*, Plon, Paris, pp. 8 et 9.